

CHAPITRE LXX. *Représentation des*
pièces de théâtre à Athènes. 234.

CHAPITRE LXXI. *Entretiens sur la na-*
ture et sur l'objet de la Tragédie. . . . 271.

Notes 351.

CHAPITRE LXIV. *Suite de la Bi-*
bliothèque. Physique. Histoire natu-
relle. Génies. 1.

CHAPITRE LXV. *Suite de la Biblio-*
thèque. L'Histoire. 99.

CHAPITRE LXVI. *Sur les Noms pro-*
pres usités parmi les Grecs. 94.

CHAPITRE LXVII. *Sortes.* 100.

CHAPITRE LXVIII. *Fêtes et Mystères.*
des Égyptiens. 187.

CHAPITRE LXIX. *Histoire du théâtre*
des Grecs. 411.

VOYAGE

DU JEUNE ANACHARSIS
 EN GRECE,

Dans le milieu du 4.^e siècle avant J.C.

CHAPITRE LXIV.

Suite de la Bibliothèque. Physique.
Histoire naturelle. Génies.

A mon arrivée de Perse, je retournai chez Euclide: il me restoit à parcourir une partie de sa bibliothèque; je l'y trouvai avec Méton et Anaxarque. Le premier étoit d'Agrigente en Sicile, et de la même famille que le célèbre Empédocle; le second étoit d'Abdère en Thrace, et de l'école de Démocrite: tous deux un livre à la main, paroissoient ensevelis dans une méditation profonde.

Euclide me montra quelques traités sur les animaux, sur les plantes, sur les fossiles. Je ne suis pas fort riche en ce genre, me dit-il; le goût de l'histoire naturelle et de la physique proprement dite, ne s'est intro-

duit parmi nous que depuis quelques années. Ce n'est pas que plusieurs hommes de génie ne se soient anciennement occupés de la nature ; je vous ai montré autrefois leurs ouvrages, et vous vous rappelez sans doute ce discours où le grand-prêtre de Cérès vous donna une idée succincte de leurs systèmes *. Vous apprîtes alors qu'ils cherchèrent à connoître les causes plutôt que les effets, la matière des êtres plutôt que leurs formes ¹.

Socrate dirigea la philosophie vers l'utilité publique ; et ses disciples, à son exemple, consacrèrent leurs veilles à l'étude de l'homme ². Celle du reste de l'univers, suspendue pendant près d'un siècle, et renouvelée de nos jours, procède avec plus de lumières et de sagesse. On agite, à la vérité, ces questions générales qui avoient divisé les anciens philosophes ; mais on tâche en même temps de remonter des effets aux causes, du connu à l'inconnu ³. En conséquence on s'occupe des détails avec un soin particulier, et l'on commence à recueillir les faits et à les comparer.

Un défaut essentiel arrêtoit autrefois les pro-

* Voyez le chapitre 968. XXX de cet ouvrage.

¹ Aristot. de nat. auscult. l. 2, c. 2, t. 1, pag. 329. Id. de part. anim. l. 1, c. 1, t. 1, pag. 967 et

968. ² Id. de part. anim. p. 971.

³ Id. ibid. p. 967. Id. de nat. auscult. l. 1, c. 1, p. 315.

grès de la science ; on n'étoit pas assez attentif à expliquer l'essence de chaque corps ¹, ni à définir les termes dont on se servoit ; cette négligence avoit fini par inspirer tant de dégoût, que l'étude de la physique fut abandonnée au moment précis où commença l'art des définitions. Ce fût au temps de Socrate ².

À ces mots, Anaxarque et Méton s'approchèrent de nous. Est-ce que Démocrite, dit le premier, n'a pas donné des définitions exactes ? Est-ce qu'Empédocle, dit le second, ne s'est pas attaché à l'analyse des corps ? Plus fréquemment que les autres philosophes, répondit Euclide, mais pas aussi souvent qu'ils l'auroient dû ³. La conversation devint alors plus animée : Euclide défendoit avec vivacité la doctrine d'Aristote son ami ; Anaxarque et Méton, celle de leurs compatriotes ; ils accusèrent plus d'une fois Aristote d'avoir altéré, dans ses ouvrages, les systèmes des anciens, pour les combattre avec avantage ⁴. Méton alla plus loin ; il prétendit qu'Aristote, Platon, Socrate même, avoient puisé dans les écrits des Pythagoriciens

¹ Aristot. de nat. auscult. l. 2, c. 2, p. 329.

² Id. de part. anim. l. 1, c. 1, p. 971. Id. metaph. l. 1, c. 6, t. 2, p. 848.

³ Id. de part. anim. l. 1, c. 1, t. 1, p. 970.

⁴ Porphyr. vit. Pythag. §. 53, p. 49. Brück. histor. philos. dissert. prælim. p. 14 ; lib. 2, c. 1, pag. 464. Moshem. ad Cudw. c. 1, §. 7, not. y.

d'Italie et de Sicile, presque tout ce qu'ils ont enseigné sur la nature, la politique et la morale. C'est dans ces heureuses contrées, ajouta-t-il, que la vraie philosophie a pris naissance, et c'est à Pythagore que l'on doit ce bienfait ¹.

J'ai une profonde vénération pour ce grand homme, reprit Euclide; mais puisque lui et d'autres philosophes se sont approprié, sans en avertir, les richesses de l'Égypte, de l'Orient et de tous les peuples que nous nommons barbares ², n'avions-nous pas le même droit de les transporter dans la Grèce? Ayons le courage de nous pardonner mutuellement nos larcins; ayez celui de rendre à mon ami la justice qu'il mérite. Je lui ai souvent ouï dire, qu'il faut discuter les opinions avec l'équité d'un arbitre impartial ³; s'il s'est écarté de cette règle, je le condamne. Il ne cite pas toujours les auteurs dont il emprunte des lumières, parce qu'il a déclaré en général que son dessein étoit d'en profiter ⁴. Il les cite plus souvent, quand il les réfute, parce que la célébrité de leur nom n'étoit que trop capable d'accréditer les erreurs qu'il vouloit détruire.

Aristote s'est emparé du dépôt des con-

¹ Porphyr. vit. Pyth. p. 49. Anonym. ap. Phot. p. 1316.

² Tatian. orat. ad Græc. p. 2. Clem. Alexand. Stromat. l. 1, p. 355. Bruck.

³ Aristot. de nat. sur. hist. philos. l. 1, c. 1, pag. 47.

⁴ Aristot. de cæl. l. 1, c. 10, t. 1, p. 446.

⁵ Aristot. de mor. lib. 10, c. 10, t. 2, p. 144.

noissances, accru par vos soins et par les nôtres; il l'augmentera par ses travaux, et, en le faisant passer à la postérité, il élèvera le plus superbe des monumens, non à la vanité d'une école en particulier, mais à la gloire de toutes nos écoles.

Je le connus à l'Académie; nos liens se fortifièrent avec les années, et, depuis qu'il est sorti d'Athènes, j'entretiens avec lui une correspondance suivie. Vous, qui ne pouvez le juger que d'après le petit nombre d'ouvrages qu'il a publiés, apprenez quelle est l'étendue de ses projets, et reprochez-lui, si vous l'osez, des erreurs et des omissions.

La nature, qui ne dit rien à la plupart des hommes, l'avertit de bonne heure qu'elle l'avoit choisi pour son confident et son interprète. Je ne vous dirai pas que, né avec les plus heureuses dispositions, il fit les plus rapides progrès dans la carrière des sciences et des arts; qu'on le vit, dès sa tendre jeunesse, dévorer les ouvrages des philosophes, se délasser dans ceux des poètes, s'approprier les connoissances de tous les pays et de tous les temps ¹: ce seroit le louer, comme on loue le commun des grands hommes. Ce qui le distingue, c'est le goût et le génie de l'observation; c'est d'allier, dans les recherches, l'activité la plus surprenante, avec la constance la plus opiniâtre; c'est enco-

¹ Ammon vit. Aristot.

re cette vue pérçante, cette sagacité extraordinaire, qui le conduit, dans un instant, aux résultats, et qui feroit croire souvent que son esprit agit plutôt par instinct que par réflexion; c'est enfin d'avoir conçu que tout ce que la nature et l'art présentent à nos yeux, n'est qu'une suite immense de faits, tenant tous à une chaîne commune, souvent trop semblables pour n'être pas facilement confondus, et trop différens pour ne devoir pas être distingués. De là le parti qu'il a pris d'assurer sa marche par le doute¹; de l'éclairer par l'usage fréquent des définitions, des divisions et subdivisions, et de ne s'avancer vers le séjour de la vérité, qu'après avoir reconnu les dehors de l'enceinte qui la tient renfermée.

Telle est la méthode qu'il suivra dans l'exécution d'un projet qui effrayeroit tout autre que lui; c'est l'histoire générale et particulière de la nature. Il prendra d'abord les grandes masses; l'origine ou l'éternité du monde²; les causes, les principes et l'essence des êtres³; la nature et l'action réciproque des élémens; la composition et la décomposition des corps⁴. Là seront rappelées et discutées les questions sur l'infini, sur

¹ Aristot. metaph. l. 3, c. 1, t. 2, p. 858.
² Aristot. de cœl. lib. 1, c. 2, t. 1, p. 432.
³ Id de nat. auscult. l. 1, c. 1, t. 1, p. 315, etc. Id. metaph. t. 2, p. 838.
⁴ Id. de gener. et corrupt. t. 1, p. 493, etc. Diog. Laert. l. 5, §. 25.

le mouvement, le vide, l'espace et le temps¹.

Il décrira, en tout ou en partie, ce qui existe, et ce qui s'opère dans les cieux, dans l'intérieur et sur la surface de notre globe; dans les cieux, les météores², les distances et les révolutions des planètes, la nature des astres et des sphères auxquelles ils sont attachés³; dans le sein de la terre, les fossiles, les minéraux⁴, les secousses violentes qui bouleversent le globe⁵; sur sa surface, les mers, les fleuves⁶, les plantes⁷, les animaux⁸.

Comme l'homme est sujet à une infinité de besoins et de devoirs, il sera suivi dans tous ses rapports. L'anatomie du corps humain⁹, la nature et les facultés de l'ame¹⁰, les objets et les organes des sensations¹¹, les règles propres à diriger les plus fines opéra-

¹ Aristot. de nat. auscult. l. 3, 4, etc.

² Id. meteor. t. 1, pag. 528.

³ Id. de cœl. l. 2, t. 1, p. 452. Id. astronom. ap. Diog. Laert. l. 5, §. 26.

⁴ Aristot. meteor. l. 3, c. 6, t. 1, p. 583.

⁵ Id. ibid. l. 2, c. 8, p. 566.

⁶ Aristot. meteor. l. 2, c. 2, p. 551, etc.

⁷ Diogen. Laert. l. 5, §.

25.

⁸ Aristot. hist. anim. Id. de animal. incess. part. gener. t. 1. Diogen. Laert. ibid.

⁹ Aristot. hist. anim. l. 1, c. 7, p. 768, etc. Diog. Laert. ibid.

¹⁰ Aristot. de anim. t. 1, p. 616. De mem. t. 1, pag. 678.

¹¹ Id. de sens. ibid. pag. 662.

tions de l'esprit ¹, et les plus secrets mouvemens du cœur ², les lois ³, les gouvernemens ⁴, les sciences, les arts ⁵; sur tous ces objets intéressans, l'historien joindra ses lumières à celles des siècles qui l'ont précédé; et conformément à la méthode de plusieurs philosophes, appliquant toujours la physique à la morale, il nous rendra plus éclairés, pour nous rendre plus heureux.

Voilà le plan d'Aristote, autant que je l'ai pu comprendre par ses conversations et par ses lettres: je ne sais s'il pourra s'assujettir à l'ordre que je viens d'indiquer. Et pourquoi ne le suivroit-il pas, lui dis-je? C'est, répondit Euclide, que certaines matières exigent des éclaircissemens préliminaires. Sans sortir de son cabinet, où il a rassemblé une bibliothèque précieuse ⁶, il est en état de traiter quantité de sujets; mais quand il faudra tracer l'histoire et les mœurs de tous les animaux répandus sur la terre, de quelle longue et pénible suite d'observations n'aura-t-il pas besoin! Cependant son courage s'enflamme par les obstacles; outre les

¹ Id. categ. analyt. topic. t. 1, p. 14, etc. Diog. Laert. ibid. 23 et 24.

² Aristot. de mor. magn. mor; eudem; de virt. et vit. t. 2, p. 3, etc.

³ Diog. Laert. ibid. §. 26.

⁴ Aristot. de rep. t. 2, p. 296.

⁵ Diog. Laert. ibid. Fabric. bibl. Græc. l. 3, c. 6 et 7, t. 2, p. 107, etc.

⁶ Strab. l. 13, p. 608. Aul. Gell. l. 3, c. 17.

matériaux qui sont entre ses mains, il fonde de justes espérances sur la protection de Philippe, dont il a mérité l'estime ¹, et sur celle d'Alexandre, dont il va diriger l'éducation. S'il est vrai, comme on le dit, que ce jeune prince montre un goût très vif pour les sciences ², j'espère que, parvenu au trône, il mettra son instituteur à portée d'en hâter les progrès ³.

A peine Euclide eut achevé, qu'Anaxarque prenant la parole: Je pourrois, dit-il, attribuer à Démocrite le même projet que vous prêtez à Aristote. Je vois ici les ouvrages sans nombre qu'il a publiés sur la nature et les différentes parties de l'univers; sur les animaux et les plantes; sur notre ame, nos sens, nos devoirs, nos vertus; sur la médecine, l'anatomie, l'agriculture, la logique, la géométrie, l'astronomie, la géographie; j'ajoute sur la musique et la poésie ⁴; et je ne parle pas de ce style enchanteur qui répand des grâces sur les matières les plus abstraites ⁵. L'estime publique l'a placé au premier rang des physiciens qui ont appliqué les effets aux causes. On admire dans ses écrits une suite d'idées neuves, quelque-

¹ Aul. Gell. l. 9, c. 3. Ammon. vit. Aristot. Ælian. var. hist. l. 4, c. 19.

² Plut. de fort. Alexand. t. 2, p. 327, 328, etc.

³ Plin. l. 8, c. 16, t. 1,

p. 443.

⁴ Diog. Laert. l. 9, §. 46. Fabric. bibl. Græc. t. 1, p. 803.

⁵ Cicér. de orat. l. 1, c. II, t. 1, p. 141.

fois trop hardies, souvent heureuses. Vous savez qu'à l'exemple de Leucippe son maître, dont il perfectionna le système ¹, il admit le vide, les atômes, les tourbillons; qu'il regarda la lune comme une terre couverte d'habitans ²; qu'il prit la voie lactée pour une multitude de petites étoiles ³; qu'il réduisit toutes nos sensations à celle du toucher ⁴, et qu'il nia toujours que les couleurs et les autres qualités sensibles fussent inhérentes aux corps ⁵.

Quelques-unes de ces vues avoient été proposées ⁶: mais il eut le mérite de les adopter et de les étendre. Il fut le premier à concevoir les autres, et la postérité jugera si ce sont des traits de génie, ou des écarts de l'esprit: peut-être même découvrira-t-elle ce qu'il n'a pu que deviner. Si je pouvois soupçonner vos philosophes de jalousie, je dirois que, dans leurs ouvrages, Platon affecte de ne le point nommer, et Aristote de l'attaquer sans cesse.

Euclide se récria contre ce reproche. On reprit les questions déjà traitées; tantôt chaque athlète combattoit sans second; tantôt

¹ Bruck. hist. philos. t. I, p. 1187.

² Plut. de plac. Philos. l. 2, c. 25, t. 2, pag. 891.

³ Arist. meteor. l. 1, c. 8, t. 1, p. 538. Plut. ibid. p. 893.

⁴ Aristot. de sens. c. 4, t. 1, p. 669.

⁵ Id. de anim. l. 3, c. 1, p. 649. Sext. Empir. adv. logic. l. 7, p. 399.

⁶ Aristot. de sens. c. 4, t. 1, p. 669.

le troisième avoit à soutenir les efforts des deux autres. En supprimant les discussions, pour m'en tenir aux résultats, je vais exposer en peu de mots l'opinion d'Aristote et celle d'Empédocle, sur l'origine et l'administration de l'univers. J'ai rapporté dans un autre endroit celle de Démocrite sur le même sujet*.

PHYSIQUE GÉNÉRALE. SYSTEME D'ARISTOTE.

Tous les philosophes, dit Euclide, ont avancé que le monde avoit été fait pour toujours subsister, suivant les uns; pour finir un jour; suivant les autres; pour finir et se reproduire dans des intervalles périodiques, suivant les troisièmes. Aristote soutient que le monde à toujours été, et sera toujours ¹. Permettez que je vous interrompe, dit Méton; avant Aristote, plusieurs de nos Pythagoriciens, et entre autres Ocellus de Lucanie, avoient admis l'éternité du monde ². Je l'avoue, répondit Euclide; mais Aristote a fortifié ce sentiment par de nouvelles preuves. Je me borne à celles qu'il tire du

* Voyez le chapitre XXX de cet ouvrage.

¹ Aristot. de nat. auct. l. 8, c. 1, t. 1, pag.

409. Id. de cœl. l. 1, c. 10, p. 447.

² Ocell. Lucan. c. 2.

mouvement. En effet, dit-il, si le mouvement a commencé, il fut dans l'origine imprimé à des êtres préexistans ; ces êtres avoient été produits, ou existoient de toute éternité. Dans le premier cas, ils ne purent être produits que par un mouvement antérieur à celui que nous supposons être le premier ; dans le second cas, il faut dire que les êtres, avant d'être mus, étoient en repos ; or, l'idée du repos entraîne toujours celle d'un mouvement suspendu, dont il est la privation¹. Le mouvement est donc éternel.

Quelques-uns admettent l'éternité de la matière, et donnent une origine à l'univers : les parties de la matière, disent-ils, furent agitées sans ordre dans le chaos, jusqu'au moment où elles se réunirent pour former les corps. Nous répondons que leur mouvement devoit être conforme ou contraire aux lois de la nature², puisque nous n'en connoissons pas d'autres. S'il leur étoit conforme, le monde a toujours été ; s'il leur étoit contraire, il n'a jamais pu être : car, dans la première supposition, les parties de la matière auroient pris d'elles-mêmes, et de toute éternité, l'arrangement qu'elles conservent aujourd'hui ; dans la seconde, elles n'auroient jamais pu le prendre, puisque le

¹ Aristot. de nat. auscult. l. 8, c. 1, t. 1, pag. 408.

² Aristot. de cœl. l. 2, c. 2, t. 1, p. 475.

mouvement contre nature sépare et détruit, au lieu de réunir et de construire¹. Et qui concevra jamais que des mouvemens irréguliers aient pu composer des substances telles que les os, la chair et les autres parties de notre corps² ?

Nous apercevons par-tout une suite de forces motrices qui, en opérant les unes sur les autres, produisent une continuité de causes et d'effets. Ainsi la pierre est remuée par le bâton³, le bâton par le bras, le bras par la volonté, etc. La série de ces forces ne pouvant se prolonger à l'infini⁴, s'arrête à des moteurs, ou plutôt à un moteur unique qui existe de toute éternité : c'est l'être nécessaire⁵, le premier et le plus excellent des êtres ; c'est Dieu lui-même ; il est immuable, intelligent, indivisible, sans étendue⁶ ; il réside au dessus de l'enceinte du monde ; il y trouve son bonheur dans la contemplation de lui-même⁷.

Comme sa puissance est toujours en action,

¹ Aristot. ibid. l. 1, c. 2, t. 1, p. 433.
² Id. ibid. l. 3, c. 2, p. 475.
³ Id. de nat. auscult. l. 8, c. 5, t. 1, p. 415.
⁴ Aristot. de cœl. Id. metaph. l. 14, c. 8, t. 2, p. 1003.
⁵ Id. ibid. l. 4, c. 8, p. 882, E ; l. 14, c. 7, t. 2, p. 1000, D.
⁶ Id. de nat. auscult. l. 8, c. 6 et 7, t. 1, pag. 418 ; c. 15, pag. 430. Id. metaph. l. 14, c. 7 et 8, t. 2, p. 1001.
⁷ Id. metaph. l. 14, c. 9, t. 2, p. 1004. Id. de mor. l. 10, c. 8, t. 2, p. 139, E. Id. mag. mor. l. 2, c. 15, p. 193.

il communique et communiquera, sans interruption, le mouvement au premier mobile¹, à la sphère des cieux où sont les étoiles fixes; il l'a communiqué de toute éternité. Et en effet quelle force auroit enchaîné son bras, ou pourroit l'enchaîner dans la suite? pourquoi le mouvement auroit-il commencé dans une époque plutôt que dans une autre? pourquoi finiroit-il un jour²?

Le mouvement du premier mobile se communique aux sphères inférieures, et les fait rouler tous les jours d'orient en occident: mais chacune d'elles a de plus un ou plusieurs mouvemens dirigés par des substances éternelles et immatérielles³.

Ces agens secondaires sont subordonnés au premier moteur⁴, à peu près comme dans une armée, les officiers le sont au général⁵. Ce dogme n'est pas nouveau. Suivant les traditions antiques, la divinité embrasse la nature entière. Quoiqu'on les ait altérées par des fables monstrueuses, elles n'en conservent pas moins les débris de la vraie doctrine⁶.

¹ Aristot. metaph. lib. 14, c. 6, p. 999; c. 7, t. 2, p. 1001. Id. de nat. auscult. l. 8, c. 15, t. 1, pag. 430.

² Id. de nat. auscult. l. 8, c. 1. p. 409 et 410.

³ Id. metaph. lib. 14,

c. 8, t. 2, p. 1002. Bruck. t. 1, p. 831.

⁴ Aristot. de gener. l. 2, c. 10, t. 1, p. 525.

⁵ Id. metaph. l. 14, c. 10, t. 2, p. 1004.

⁶ Id. metaph. l. 14, c. 8, t. 2, p. 1003. D.

Le premier mobile étant mu par l'action immédiate du premier moteur, action toujours simple, toujours la même, n'éprouve point de changement, point de génération ni de corruption¹. C'est dans cette uniformité constante et paisible que brille le caractère de l'immortalité.

Il en est de même des sphères inférieures; mais la diversité de leurs mouvemens produit sur la terre et dans la région sublunaire, des révolutions continuelles, telles que la destruction et la reproduction des corps².

Euclide, après avoir tâché de montrer la liaison de ces effets aux causes qu'il venoit de leur assigner, continua de cette manière:

L'excellence et la beauté de l'univers consistent dans l'ordre qui le perpétue³; ordre qui éclate plus dans les cieux que sur la terre⁴; ordre auquel tous les êtres tendent plus ou moins directement. Comme dans une maison bien réglée⁵, les hommes libres, les esclaves, les bêtes de somme concourent au maintien de la communauté, avec plus ou moins de zèle et de succès, suivant qu'ils approchent plus ou moins de la per-

¹ Aristot. de gener. l. 2, c. 10, t. 1, p. 524.

² Id. metaph. et lib. 2, c. 10, p. 525.

³ Id. ibid. l. 14, c. 10,

t. 2, p. 1004.

⁴ Id. de part. anim. l. 1, c. 1, t. 1, p. 970. A.

⁵ Id. metaph. l. 14, c. 10, t. 2, p. 1005.

sonne du chef ; de même dans le système général des choses , tous les efforts sont dirigés à la conservation du tout , avec plus de promptitude et de concert dans les cieus , où l'influence du premier moteur se fait mieux sentir ; avec plus de négligence et de confusion dans les espaces sublunaires , parce qu'ils sont plus éloignés de ses regards ¹.

De cette tendance universelle des êtres à un même but , il résulte que la nature , loin de rien faire d'inutile , cherche toujours le mieux possible ² , et se propose une fin dans toutes ses opérations ³.

A ces mots , les deux étrangers s'écrièrent à-la-fois : Eh ! pourquoi recourir à des causes finales ? et qui vous a dit que la nature choisit ce qui convient le mieux à chaque espèce d'êtres ? Il pleut sur nos campagnes , est-ce pour les fertiliser ? non sans doute ; c'est parce que les vapeurs attirées par le soleil , et condensées par le froid , acquièrent par leur réunion , une gravité qui les précipite sur la terre. C'est par accident qu'elles font croître votre blé , et le pourrissent quand il est amoncelé dans votre aire. C'est par accident que vous avez des dents propres à di-

¹ Aristot. de gener. li. 1. c. 10. t. 1, p. 524. Id. de part. anim. l. 1, c. 1, t. 1, p. 970.

² Id. de cœl. l. 2, c. 5,

t. 1, p. 458 ; c. II, p. 463.

Id. de gener. ibid. p. 525.

³ Id. de nat. auscult. l. 2, c. 8. t. 1, p. 336. Id. de

anim. incess. c. 2, p. 734.

viser les alimens , et d'autres propres à les broyer ¹. Dans l'origine des choses , ajouta Méton , quand le hasard ébauchoit les animaux , il forma des têtes qui n'étoient point attachées à des cous ². Bientôt il parut des hommes à tête de taureau , des taureaux à face humaine ³. Ces faits sont confirmés par la tradition , qui place , après le débrouillement du chaos , des géans , des corps armés de quantité de bras , des hommes qui n'avoient qu'un œil ⁴. Ces races périrent par quelque vice de conformation ; d'autres ont subsisté. Au lieu de dire que ces dernières étoient mieux organisées , on a supposé une proportion entre leurs actions et leur fin prétendue.

Presque aucun des anciens philosophes , répondit Euclide , n'a cru devoir admettre comme principe , ce qu'on appelle hasard ou fortune ⁵. Ces mots vagues n'ont été employés que pour expliquer des effets qu'on n'avoit pas prévus , et ceux qui tiennent à des causes éloignées , ou jusqu'à présent ignorées ⁶. A proprement parler , la fortune et le

¹ Aristot. de nat. auscult. lib. 2, c. 8, t. 1, pag. 336.

² Emped. ap. Aristot. de anim. l. 3, c. 7, t. 1, p. 654. Id. de cœl. l. 3, c. 2, t. 1, p. 476.

³ Aristot. de nat. auscult. l. 2, c. 8, t. 1, p. 336. Plut. adv. Colot. t. 2, pag.

1123. Ælian. hist. anim. l. 16, c. 29.

⁴ Hom. Hesiod. Æschyl. ap. Strab. l. 1, p. 43 ; l. 7. p. 299.

⁵ Aristot. de nat. auscult. lib. 2, c. 4, t. 1, pag. 332.

⁶ Id. ibid. c. 5, p. 333.

hasard ne produisent rien par eux-mêmes; et si, pour nous conformer au langage vulgaire, nous les regardons comme des causes accidentelles, nous n'en admettons pas moins l'intelligence et la nature pour causes premières¹.

Vous n'ignorez pas, dit alors Anaxarques que le mot nature a diverses acceptions. Dan, quel sens le prenez-vous ici? J'entends par ce mot, répondit Euclide, le principe du mouvement subsistant par lui-même dans les élémens du feu, de l'air, de la terre et de l'eau². Son action est toujours uniforme dans les cieux; elle est souvent contrariée par des obstacles dans la région sublunaire. Par exemple, la propriété naturelle du feu est de s'élever; cependant une force étrangère l'oblige souvent à prendre une direction opposée³. Aussi, quand il s'agit de cette région, la nature est non-seulement le principe du mouvement, mais elle l'est encore, par accident, du repos et du changement⁴.

Elle nous présente des révolutions constantes et régulières, des effets qui sont invariables, ou presque toujours les mêmes. Permettez que je ne m'arrête qu'à ceux-là. Oseriez-vous les regarder comme des cas fortuits⁵? Sans

¹ Aristot. de nat. auscult. l. 2, c. 6, p. 335.

² Id. ibid. p. 327; l. 3, c. 1, p. 339.

³ Id. de gener. l. 2, c.

6, t. I, p. 521.

⁴ Id. de nat. auscult. l.

2, c. 1, t. I, p. 327.

⁵ Id. ibid. c. 5, p. 333.

m'étendre sur l'ordre admirable qui brille dans les sphères supérieures, direz-vous que c'est par hasard que les pluies sont constamment plus fréquentes en hiver qu'en été, les chaleurs plus fortes en été qu'en hiver¹? Jetez les yeux sur les plantes, et principalement sur les animaux, où la nature s'exprime avec des traits plus marqués; quoique les derniers agissent sans recherche et sans délibération, leurs actions néanmoins sont tellement combinées, qu'on a douté si les araignées et les fourmis ne sont pas douées d'intelligence. Or, si l'hirondelle a un objet en construisant son nid, et l'araignée en ourdissant sa toile; si les plantes se couvrent de feuilles pour garantir leurs fruits, et si leurs racines, au lieu de s'élever, s'enfoncent dans la terre pour y puiser des sucres nourriciers, ne reconnoîtrez-vous pas que la cause finale se montre clairement dans ces effets toujours reproduits de la même manière²?

L'art s'écarte quelquefois de son but, même lorsqu'il délibère; il atteint quelquefois, même sans délibérer: il n'en est pas moins vrai qu'il a toujours une fin. On peut dire la même chose de la nature. D'un côté, des obstacles l'arrêtent dans ses opérations, et les monstres sont ses écarts³; d'un autre côté,

¹ Aristot. ibid. lib. 2, 2, c. 8.

c. 8, p. 336 et 337.

² Id. de nat. auscult. l.

³ Id. ibid. p. 337.

en forçant des êtres incapables de délibération à se reproduire, elle les conduit à l'objet qu'elle se propose. Quel est cet objet? la perpétuité des espèces. Quel est le plus grand bien de ces espèces? leur existence et leur conservation ¹.

Pendant qu'Euclide exposoit ainsi les idées d'Aristote, Anaxarque et Méton lui arrachoient des aveux qu'ils tournèrent bientôt contre lui.

Vous reconnoissez, lui dirent-ils, un dieu, un premier moteur, dont l'action immédiate entretient éternellement l'ordre dans les cieux; mais vous nous laissez ignorer jusqu'à quel point son influence agit sur la terre. Pressé par nos instances vous avez d'abord avancé que le ciel et la nature sont dans sa dépendance ²; vous avez dit ensuite avec restriction, que tous les mouvemens lui sont, *en quelque façon*, subordonnés ³, qu'il *paroit* être la cause et le principe de tout ⁴; qu'il *paroit* prendre quelque soin des choses humaines ⁵; vous avez enfin ajouté qu'il ne peut voir dans l'univers que lui-même; que l'aspect du crime et du désordre souilleroit ses regards ⁶; qu'il ne sauroit être

¹ Aristot. de gener. lib.

2, c. 10, p. 525, B.

² Id. metaph. l. 14, c.

7, t. 2, p. 1000, E.

³ Id. de gener. l. 2, c.

10, t. 1, p. 525, E.

⁴ Id. metaph. l. 1, c. 2,

p. 841, D.

⁵ Id. de mor. l. 10, c.

9, t. 2, p. 140, E.

⁶ Id. metaph. l. 14, c.

9, t. 2, pag. 1004. Du Val.

Synops. analyt. ibid. pag.

122.

l'auteur ni de la prospérité des méchans, ni de l'infortune des gens de bien ¹. Pourquoi ces doutes, ces restrictions? expliquez-vous nettement. Sa vigilance s'étend-elle sur les hommes?

Comme celle d'un chef de famille, répondit Euclide, s'étend sur ses derniers esclaves ². La règle établie chez lui pour le maintien de la maison, et non pour leur bien particulier, n'en subsiste pas moins, quoiqu'ils s'en écartent souvent; il ferme les yeux sur leurs divisions et sur les vices inséparables de leur nature: si des maladies les épuisent, s'ils se détruisent entre eux, ils sont bientôt remplacés. Ainsi dans ce petit coin du monde, où les hommes sont relégués, l'ordre se soutient par l'impression générale de la volonté de l'Être suprême. Les bouleversemens qu'éprouve ce globe, et les maux qui affligent l'humanité, n'arrêtent point la marche de l'univers; la terre subsiste, les générations se renouvellent, et le grand objet du premier moteur est rempli ³.

Vous m'excuserez, dit Euclide, si je n'entre pas dans de plus grands détails: Aristote n'a pas encore développé ce point de doctrine, et peut-être le négligera-t-il; car il s'attache plus aux principes de la physique

¹ Aristot. magn. mor. c. 10, t. 2, p. 1004.

l. 2, c. 8, t. 2, p. 185, A.

³ Id. de gener. l. 2, c.

² Aristot. metaph. l. 14,

10, t. 1, p. 525.

qu'à ceux de la théologie ¹. Je ne sais même si j'ai bien saisi ses idées ; le récit d'une opinion que l'on ne connoît que par de courts entretiens , sans suite et sans liaison , ressemble souvent à ces ouvrages défigurés par l'inattention et l'ignorance des copistes.

SYSTEME D'EMPÉDOCLE.

Euclide cessa de parler , et Méton prenant la parole : Empédocle , disoit-il , illustra sa patrie par ses lois ² , et la philosophie par ses écrits : son poème sur la nature ³ , et tous ses ouvrages en vers fourmillent de beautés qu'Homère n'auroit pas désavouées ⁴. Je conviens néanmoins que ses métaphores , quelque heureuses qu'elles soient , nuisent à la précision de ses idées , et ne servent quelquefois qu'à jeter un voile brillant sur les opérations de la nature ⁵. Quant aux dogmes , il suivit Pythagore , non avec la déférence aveugle d'un soldat , mais avec la noble audace d'un chef de parti , et l'indépendance d'un homme qui avoit mieux aimé vivre en simple particulier dans une ville libre , que de régner sur des esclaves ⁶. Quoiqu'il se soit principalement occupé des

¹ Procl. in Tim. p. 90.

² Diog. Laert. lib. 8, §. 66.

³ Id. ibid. §. 77.

⁴ Id. ibid. §. 57.

⁵ Aristot. meteor. l. 2, c. 3, t. 1, p. 555.

⁶ Xanth. et Aristot. ap. Diog. Laert. l. 8, §. 63.

phénomènes de la nature , il n'en expose pas moins son opinion sur les premières causes.

Dans ce monde , qui n'est qu'une petite portion du tout , et au-delà duquel il n'y a ni mouvement , ni vie ¹ , nous distinguons deux principes , l'un actif , qui est dieu , l'autre passif , qui est la matière ².

Dieu intelligence suprême , source de vérité , ne peut être conçu que par l'esprit ³ ; la matière n'étoit qu'un assemblage de parties subtiles , similaires , rondes ⁴ , immobiles , possédant par essence deux propriétés , que nous désignons sous le nom d'amour et de haine , destinées , l'une à joindre ces parties , l'autre à les séparer ⁵. Pour former le monde , dieu se contenta de donner de l'activité à ces deux forces motrices , jusqu'alors enchaînées : aussitôt elles s'agitèrent , et le chaos fut en proie aux horreurs de la haine et de l'amour. Dans son sein bouleversé de fond en comble , des torrens de matière rouloient avec impétuosité , et se brisoient les uns contre les autres ; les parties similaires , tour-à-tour attirées et repoussées , se réuni-

¹ Plut. de plac. philos. l. 1, c. 5, t. 2, p. 879. Stob. eclog. phys. l. 1, p. 52.

² Bruck. hist. philos. t. 1, p. III2.

³ Onat. ap. Stob. eclog. phys. p. 1 et 4.

⁴ Plut. de plac. phil.

l. 1, c. 13 et 17, pag. 883. Stob. eclog. phys. l. 1, p. 33.

⁵ Aristot. de nat. aëris. l. 1, c. 6, t. 1, p. 322. Id. metaph. l. 1, c. 4, t. 2, p. 844.